

Le Temple de la Miséricorde



Chers Frères et Sœurs,

L'année du Jubilé de la Divine Miséricorde me rend attentif à la façon dont saint Benoît nous demande de vivre ce mystère dans notre vocation et notre mission de moines et moniales cisterciens. Nous approfondirons encore le thème de la miséricorde durant le Cours pour les Supérieurs qui se tiendra en juillet, cours dont le titre est *Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu* (RB 4,74), et certainement au Cours de Formation Monastique.

À chaque visite de monastères, comme celles que j'ai faites cette année au Vietnam, au Brésil, en Éthiopie et en Europe, ce thème accompagne et guide ma *lectio divina* et la méditation que je cherche à partager avec vous. A l'école du pape François, la miséricorde doit être pour nous un critère d'interprétation de ce que nous vivons, de la situation dans laquelle nous nous trouvons et en général de l'histoire des personnes, des communautés, de l'Église et du monde. L'humanité en nous et autour de nous, comme cet homme volé, frappé et abandonné « à moitié mort » sur la route, a un urgent besoin que le Christ, bon Samaritain, s'incarnant et mourant sur la Croix, se « fasse proche » pour nous redonner une vie nouvelle dans sa résurrection (cf. Lc 10,30-37).

Au milieu du temple

Dans la Règle de saint Benoît, de nombreux passages traitent de la miséricorde de Dieu, ainsi que de la miséricorde de l'abbé et entre les frères. Dans cette lettre, je voudrais me concentrer sur un point qui me fait beaucoup méditer depuis plusieurs mois. Je disais à Poblet : « Au chapitre 53 de la Règle, qui traite de l'accueil des hôtes, et donc de ce que le monastère est appelé à être pour le monde, saint Benoît prescrit que l'abbé et toute la communauté, après avoir exprimé à l'hôte tous les signes nécessaires de l'accueil spirituel et matériel, renouvellent envers l'hôte le geste du lavement des pieds que nous a transmis Jésus. Et après ce geste, Benoît demande que toute la communauté chante un verset du Psaume 47: "*Suscepimus Deus misericordiam tuam in medio templi tui* – Ô Dieu, nous avons reçu ta miséricorde au milieu de ton Temple" (Ps 47,10; RB 53,13-14). (...)

Pour saint Benoît le monastère est le temple de la miséricorde de Dieu. La communauté devient temple de la miséricorde quand elle se penche pour laver les pieds de la misère de ses propres membres et de tous. Et c'est comme cela qu'un monastère accueille la miséricorde de Dieu pour le monde entier. Pour saint Benoît (...), le monastère n'est pas "école du service divin" (Prol. 45) seulement dans le sens où on y apprend à servir Dieu, mais

aussi, et peut-être surtout, en tant que lieu où l'on apprend à servir l'homme *comme* Dieu le sert, comme le Christ le sert, en faisant donc mémoire de Jésus mort et ressuscité pour nous, du Fils miséricordieux comme le Père que l'abbé a la vocation, la mission et la grâce de représenter, de rendre présent constamment pour ses frères. » (Abbaye de Poblet, Homélie pour la bénédiction abbatiale, 27.02.2016).

Notons avant tout le renversement que saint Benoît introduit dans ce passage de la Règle. Après que l'abbé et toute la communauté aient exercé vers l'hôte le service de la miséricorde la plus humble, celle de laver les pieds, les moines sont invités à chanter un verset qui reconnaît que ce sont eux qui ont reçu la miséricorde de Dieu. Ici nous touchons le mystère de la miséricorde tel que le Christ l'a annoncé et révélé : le moindre de nos gestes de miséricorde envers le prochain ne pourra jamais dépasser l'infinie miséricorde que Dieu exprime à notre égard. Même quand nous nous lavons les pieds les uns aux autres, ou que nous les lavons aux hôtes, aux pauvres, aux pèlerins, nous ne devons jamais oublier que Dieu nous a aimés le premier, que Jésus nous a lavé les pieds le premier, par le don de lui-même sur la Croix, dans l'Eucharistie, par le baptême et les autres sacrements.

La vie monastique devrait toujours cultiver en nous cette conscience. Le moine est celui qui se souvient, justement lorsqu'il est en train de servir ses frères et sœurs, que c'est lui qui est le premier servi, aimé, pardonné par Dieu dans le Christ Jésus. Pendant que nous donnons, nous nous souvenons que nous sommes en train de recevoir ; tandis que nous aimons, nous nous remémorons que nous sommes aimés ; lorsque nous pardonnons, nous nous remémorons que nous sommes pardonnés ; lorsque nous offrons la miséricorde, nous nous rappelons que c'est nous qui la recevons. Et non pas tant des hommes que de Dieu : « Ô Dieu, nous avons reçu *ta* miséricorde au milieu de ton Temple ! ».

Cette mémoire est une louange, une « action de grâce », une « Eucharistie », une attitude du cœur qui rend joyeux et reconnaissant tout service et toute patience dans la communauté et vers l'extérieur. Les œuvres de miséricorde matérielles et spirituelles que nous exerçons personnellement et en communauté ne devraient être que le trop-plein de la miséricorde de Dieu, excédant toujours notre mesure, notre cœur, notre mérite. C'est comme de pouvoir dire à tout le monde : je peux vous donner tout, même ma vie, parce que le Don de Dieu est toujours surabondant et inépuisable. Comme l'exprime un verset du psaume 62 que je me répète chaque matin en me levant pour aller à la prière : « Puisque ta miséricorde (*hesed*) vaut mieux que la vie, mes lèvres chanteront ta louange » (Ps. 62,4).

Saint Benoît met donc cette conscience au centre de notre vie et de notre vocation. Nous savons que pour lui, le Temple de Dieu, la Maison de Dieu, n'est pas seulement l'église, l'oratoire, mais tout le monastère, au point de demander à traiter comme vases sacrés de l'autel chaque outil de travail (cf. RB 31,10). Tout est sacré dans notre vie et dans la vie de tout chrétien, car tout est Temple de la miséricorde de Dieu. La miséricorde de Dieu, rejoignant dans le Christ tout homme perdu, tout enfant dispersé, a fait du monde entier l'espace sacré de la Présence Divine. Le monde entier est donc temple de Dieu, lieu où Dieu vient, est avec nous, prend soin de nous et nous demande d'être accueilli précisément comme Miséricorde. Jésus Christ est la Miséricorde du Père qui rejoint toujours et partout l'humanité entière, et qui désire être accueilli comme tel.

Le fait que saint Benoît nous demande de faire mémoire de ce mystère non pas dans l'église du monastère, et pas davantage dans la clôture monastique, mais là où le monde

entre au monastère à travers les hôtes, les pauvres, les pèlerins, est précisément pour nous éduquer à mettre au centre de notre vie l'accueil de la miséricorde du Christ qui rend sacré le monde entier. C'est seulement de cette façon que les espaces sacrés du monastère, les espaces proprement monastiques, ne seront pas « profanés » par l'attitude pharisaïque de croire que Dieu peut nous visiter et nous aimer pour d'autres raisons que notre misère et sa miséricorde. C'est seulement ainsi que notre consécration par la profession monastique ne nous enfermera pas dans la tour d'ivoire de notre orgueil. Saint Benoît nous rappelle que nous sommes moines et moniales parce que nous avons besoin plus que tous les autres de recevoir la miséricorde de Dieu en lavant les pieds des autres. Le temple du monastère n'est pas le temple de la justice, ni de la perfection et de la sainteté, mais le temple de la Miséricorde que le Seigneur nous donne d'accueillir pour nous, entre nous, avec tous et pour tous.

La justice de s'accuser soi-même

À ce propos, je suis frappé par l'insistance continuelle dans les apophtegmes des pères du désert sur le thème de l'accusation de soi-même. Je continue à méditer sur un apophtegme où Abba Poemen parle de sa communauté : « "Dans cette maison sont entrées toutes les vertus, sauf une ; et sans elle, l'homme résiste à peine". Ils lui demandèrent quelle était cette vertu et il dit : "Que l'homme s'accuse lui-même." » (cf. Apophtegmes, série alphabétique, Poemen 134).

Souvent nous nous trouvons à un point mort dans le cheminement de notre conversion personnelle ou communautaire. On n'arrive pas à avancer, et on se demande pourquoi. Pourquoi telle personne ou communauté n'arrive jamais à surmonter certains problèmes ? Pourquoi en sommes-nous toujours au point de départ ? Nous essayons de comprendre quel est le problème et quelle solution trouver, après en avoir essayé tant d'autres inutilement. Nous devenons comme le prophète Balaam qui ne voit pas l'ange qui bloque son chemin. Alors il devient furieux et frappe sa pauvre ânesse, alors que c'est au contraire lui qui devrait voir où est le problème, jusqu'à ce que l'ânesse reçoive de Dieu le don de la parole pour le lui révéler (cf. Nb 22,21-35). Eh bien, nous aussi, nos communautés aussi, avant de vouloir à tout prix comprendre et résoudre ce qui bloque le chemin de notre conversion, nous devrions commencer par reconnaître humblement que le problème est en nous-mêmes. Le véritable obstacle à la conversion est que nous pensons ne pas en avoir besoin, et que ce sont les autres qui devraient changer. L'obstacle est d'accuser les autres au lieu de nous accuser nous-mêmes.

Pourtant, toute la tradition monastique, toute la tradition chrétienne, depuis les pères du désert jusqu'à saint Benoît, saint Bernard et ainsi de suite jusqu'au pape François, ne fait que nous transmettre cet enseignement constant de l'Évangile : le juste n'est pas celui qui est sans péché, mais celui qui le reconnaît en lui-même et n'accuse pas les autres. Dans un autre apophtegme Abba Anoub dit qu'il y a une justice qui peut faire disparaître les manquements du prochain. On lui demande : « Quelle est cette justice ? » et l'ancien : « C'est de se blâmer toujours soi-même » (cf. Poemen, 98).

Évidemment il ne faut pas confondre l'accusation de soi que nous demande la tradition monastique avec un mépris malsain de soi plein de scrupules et de tristesse, replié sur soi, sans espoir ni désir, parce que cela n'ouvre pas avec humilité et confiance filiale à la miséricorde du Père plein de tendresse.

Le manque de disponibilité à se blâmer soi-même, à reconnaître humblement ses propres limites et péchés, ses propres infidélités, conduit à un aveuglement qui empêche un regard d'amour et de miséricorde envers les autres. Cette attitude conduit souvent à la division dans les communautés, ou la division d'une communauté vis-à-vis de toutes les autres. L'histoire de l'Église nous le montre avec clarté, ainsi que l'histoire, même récente, de notre Ordre.

La gravité de cette position est que celui qui ne s'accuse pas, qui ne reconnaît pas humblement sa propre misère et son propre péché, son besoin de conversion, reste fermé à la miséricorde, il n'en fait pas l'expérience et au fil du temps il se durcit de plus en plus dans une conception pharisaïque de la justice. Jésus a révélé que la vraie justice ne consiste pas à se croire juste, mais à reconnaître qu'on ne l'est pas, car cela ouvre l'homme au don de la miséricorde du Père. Et cela jusqu'à peu de temps avant de mourir sur la Croix, lorsqu'il a totalement justifié le bon larron crucifié à côté de Lui.

Je l'ai compris cette année en méditant sur la Passion selon Luc pour l'homélie du Dimanche des Rameaux : « On parle toujours des relations entre justice et miséricorde. Maintenant, ce larron, parlant à son compagnon, affirme que la peine qu'ils sont en train de subir est juste. Au contraire pour Jésus elle est injuste, parce qu'Il est innocent. Le bon larron, avant de demander la miséricorde, reconnaît et affirme la justice. Et il le fait en acceptant de s'accuser lui-même. Notre justice consiste à nous accuser nous-mêmes et non les autres. Et c'est la justice qui suffit même à Dieu. Dieu n'aime pas nous juger Lui-même, mais il préfère que nous nous jugions nous-mêmes avec vérité et humilité. Lorsqu'il y a en nous la justice de nous accuser nous-mêmes de notre mal, de reconnaître que nous ne sommes pas justes, alors nous pouvons également faire le saut de la justice à la confiance en la miséricorde de Dieu. Le bon larron accepte la justice, mais il mendie la miséricorde. Et son humilité qui s'accuse, qui se confesse, lui mérite la miséricorde qu'il sait ne pas mériter, la miséricorde de l'étreinte du Christ qui nous accueille dans la communion éternelle avec Lui. » (cf. Lc 23,39-43; Homélie Dimanche des Rameaux, Rome, 20.03.2016).

L'intervention de Dieu

Pourquoi cette attitude débloque-t-elle les situations personnelles et communautaires qui ne progressent pas et ne grandissent pas ? Tout simplement parce que cette attitude ouvre notre vie et celle des communautés, et donc de l'Ordre, à l'intervention de Dieu, qui est toujours une intervention toute-puissante et miséricordieuse, une intervention sans limites dans l'amour qu'il nous porte, dans le don de tout lui-même qu'il nous fait, multipliant les signes que lui seul peut opérer au milieu de nous. Quelle merveille, la plénitude de la vie éternelle en communion avec Lui, que Jésus donne au larron repentant ! Quelle merveille, la fête du père pour le fils revenu à la maison en se reconnaissant indigne d'être appelé son fils ! Quelle merveille, la Pentecôte pour les disciples qui avaient renié et abandonné Jésus, et qui se tenaient maintenant au Cénacle avec humilité et repentance !

La miséricorde de Dieu est un potentiel infini de salut et de transformation de nos vies et de nos communautés. Nous ne devons pas avoir peur de reconnaître et d'accuser notre misère, notre limite, car cela ouvre nos portes à la puissance miséricordieuse du Saint-Esprit. Notre misère n'est un obstacle que lorsque nous ne la reconnaissons pas, parce que lorsque

nous la reconnaissons, aussitôt le Seigneur la transforme en porte ouverte à travers laquelle il vient nous aimer et nous rendre miséricordieux comme Lui.

L'accusation de soi débloque les situations qui n'avancent pas parce que Dieu ne se contente pas de pardonner, sans plus. Il veut que du pardon commence un nouveau chemin. Combien de fois Jésus a-t-il dit aux pécheurs repentants : « Tes péchés sont pardonnés, va ! ». L'orgueil est une paralysie du chemin des personnes et des communautés. Le pardon de Dieu n'est pas juste un lavage qui enlève la saleté, mais une guérison qui nous permet de marcher et de courir avec le Christ, en le suivant sur la voie du bon Pasteur miséricordieux qui va réconcilier le monde entier. Celui qui, en reconnaissant sa propre misère, s'ouvre à la miséricorde du Père, entreprend un chemin de réconciliation sans limites, en suivant Jésus qui a réconcilié avec Dieu toute l'humanité.

Une personne ou une communauté qui marche dans la réconciliation fraternelle va toujours bien, même si tout reste fragile, imparfait et plein de limites. La réconciliation est comme une résurrection constante, est la régénération toujours nouvelle de l'amour, le vrai miracle de Dieu parmi nous, et à travers nous dans le monde.

L'amour du Christ comme projet communautaire

Saint Benoît nous demande donc de laver les pieds des autres, c'est-à-dire de servir et accueillir tout le monde, avec la conscience que c'est à nous que le Seigneur fait miséricorde. Et il veut que dans ce geste symbolique s'exprime la nature essentielle et profonde du monastère, de la communauté comme temple de Dieu, comme demeure dans laquelle se rend présent le Dieu miséricordieux qui crée et rachète toute l'humanité.

Le caractère absolu de cette prescription de la Règle est frappant : "*pedes hospitibus omnibus tam abbas quam cuncta congregatio lavet* – tant l'abbé que la communauté toute entière laveront les pieds de tous les hôtes" (RB 53,13). *Toute* la communauté doit laver les pieds à *tous* les hôtes ! Prescription exagérée, pratiquement impossible à observer. Quelle communauté avec son abbé ou abbesse réussirait à laver les pieds à tous les hôtes qui viennent au monastère ? Il y a quelque chose d'extrême dans cette demande de saint Benoît. Un extrémisme évangélique, qui a aussi bouleversé les apôtres quand Jésus s'est mis à leur laver les pieds. Extrémisme évangélique de l'amour du Christ : « Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout » (Jn 13,1). Et de même que le lavement des pieds était pour Jésus la représentation symbolique de sa mort sur la Croix, de son Eucharistie, de son passage de ce monde au Père, c'est-à-dire de sa Pâque, ainsi pour nous la prescription de saint Benoît doit signifier, plutôt qu'une pratique à réaliser à la lettre, une attitude du cœur à vivre en toutes circonstances et dans toutes les rencontres, et à vivre ensemble, en communauté.

Saint Benoît nous demande d'accueillir du Christ pascal le lavement des pieds comme règle communautaire, comme projet communautaire, comme choix de vie évangélique qui nous unisse tous devant tout le monde. L'abbé et la communauté sont appelés à s'unir dans le projet essentiel et universel de l'amour du Christ, de l'humble amour du Christ qui s'est fait serviteur de tous les hommes pour permettre à la miséricorde du Père d'entrer dans le monde, faisant de nos vies, de nos communautés et du monde humain entier, un temple du Dieu miséricordieux.

Cette prescription de la Règle est donc une provocation. Saint Benoît ne semble pas lui donner trop d'importance. Il ne la met pas au début de la Règle, et ne lui consacre pas un chapitre spécial. Mais c'est précisément pour cela que c'est important, parce que Jésus n'impose jamais son amour comme une obligation. Il le suggère humblement à notre liberté, parce qu'on n'aime vraiment que quand on est libre de le faire.

Laver les pieds des autres n'est pas en soi une œuvre impossible. Cela ne nécessite pas de grandes forces, de grands moyens, beaucoup de temps, une grande vertu. C'est un choix d'amour, de l'humble amour du Christ. Mais saint Benoît fait coïncider ce choix avec le choix de la communion communautaire, de la communion obéissante aux supérieurs et aux frères ou sœurs, qui est une communion de projet de vie.

Cette attitude dans la vie monastique, saint Benoît la demande dans toute la Règle, dans tous les aspects de notre vie et de notre vocation. Mais ici il y a comme une synthèse symbolique qui devient une lumière sur tout le reste, sur toute la vie fraternelle, sur tout le travail dans le monastère, sur toute la vie liturgique et sacramentelle, sur toutes les activités et ministères qu'une communauté chrétienne et bénédictine assume pour suivre le Christ, qui transforme par son amour pascal la réalité humaine toute entière.

Le monde est renouvelé par le Christ Rédempteur, dans la mesure où l'accueil de l'autre, de tous, devient expérience de l'accueil de la miséricorde de Dieu. La nouveauté du Christ se manifeste là où le service du prochain devient expérience gratuite et reconnaissante de la miséricorde du Père. L'espace humain devient temple de Dieu parce que, dans le Christ, nous découvrons que ce qui est vraiment divin, ce qui est vraiment saint, est l'amour, car Dieu est amour, Dieu est miséricorde.

Cette suggestion discrète, humble, de la Règle comme de l'Évangile, nous pouvons la prendre ou la laisser. Nous sommes libres. Mais quand notre liberté personnelle et communautaire ne consent pas à cette lumière pascal sur la vérité et la plénitude de notre vocation chrétienne et monastique, c'est comme si tout perdait le centre de gravité qui rend la vie harmonieuse. Les personnes et les communautés qui ne consentent pas au projet chrétien fondamental qui est l'Eucharistie vécue en lavant ensemble les pieds de tous, ne peuvent faire l'expérience de la miséricorde qui vient transfigurer notre vie et nos communautés en temple de Dieu, en lieu saint et sacré de l'amour de l'Esprit Saint. Ce n'est pas pour rien que le Cénacle, le lieu du lavement des pieds et de l'Eucharistie, est également le lieu de la Pentecôte.

Diaconie, liturgie, communion

On pourrait dire que pour saint Benoît, la communion, *koinonia*, respire avec les deux poumons du service et de la liturgie. Le service de laver tous ensemble les pieds de tous anime le chant choral de louange à Dieu pour le don de sa Miséricorde, et c'est ainsi que la *koinonia*-communion de la communauté vit et grandit, et se transmet aux autres. La communion est la miséricorde de Dieu que nous accueillons en servant humblement les autres et en louant Dieu. La communion est le temple de Dieu, le sanctuaire de sa présence, dans lequel la Miséricorde Divine est expérimentée dans la charité fraternelle et la louange du Seigneur. On pourrait dire que la communauté qui cherche son unité dans la diaconie commune et missionnaire, la trouve et la vit dans la résonance de la liturgie. Le passage immédiat du lavement des pieds au chant choral du verset du Psaume 47 montre que la diaconie devient aussitôt liturgie, prière de louange à Dieu. Le service envers l'homme de-

vient immédiatement service divin. Nous sommes appelés à une communion de miséricorde qui unifie non seulement les personnes entre elles, mais aussi tout ce que nous faisons avec nos mains et nos cœurs, dans l'action et la prière.

Le fait que saint Benoît demande que ce geste symbolique soit fait par l'abbé avec toute la communauté nous révèle aussi le sens profond de l'autorité et de l'obéissance dans la communauté monastique. L'abbé n'a pas à commander un bataillon, ou à diriger une équipe de football qui doit battre tout le monde pour gagner le championnat, c'est-à-dire un groupe de pouvoir, une société fermée qui cherche son propre intérêt et son gain, ou qui travaille seulement à donner une belle image de soi, mais une communauté de serviteurs de l'humanité, en particulier de l'humanité « des pauvres et des pèlerins » – peut-être aujourd'hui écrirait-il « des réfugiés et des migrants » – « parce qu'en eux, on reçoit plus pleinement le Christ » (RB 53,15).

On croirait entendre l'écho du doux reproche de Jésus à Pierre qui n'acceptait pas que le Maître se tienne au milieu de nous « comme celui qui sert » (Lc 22,27): « Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi » (Jn 13,8). Et si l'abbé doit représenter le Christ, il le fait précisément en précédant sa communauté dans le service de laver les pieds des autres. Les supérieurs des monastères sont appelés à précéder et à guider leurs frères et sœurs sur la voie d'une charité humble et universelle, conscients que c'est principalement ainsi que la communauté va à la rencontre du Christ et l'accueille, Lui, la Miséricorde incarnée du Père.

Reconstruire des temples de miséricorde

Dans un monde où la haine et la violence continuent de détruire la communauté humaine, semant la peur et la méfiance réciproques ; dans un monde où désormais trop de gens errent physiquement et spirituellement à la recherche d'une demeure, d'un sens à leur vie, que pourrait-il y avoir de plus urgent à construire que des communautés qui soient de véritables temples de la miséricorde de Dieu ? Le monde a besoin que nous soyons fidèles à construire des lieux où la misère humaine et la miséricorde divine puissent se rencontrer et s'accueillir réciproquement.

Je pense aux temps de saint Bernard. A cette époque-là aussi, la société se sentait menacée, et Bernard a même accepté de prêcher la croisade. Toutefois son objectif principal n'était pas la guerre, qui d'ailleurs fut un échec, mais l'édification matérielle et spirituelle de personnes et de lieux de miséricorde. Telle est la meilleure réaction à la violence, au terrorisme, à la peur de l'autre qui envahit la société, mais aussi la meilleure réaction à une culture déshumanisée par sa propre perfection technique, oublieuse de la dignité et des désirs profonds du cœur humain. Plus que jamais, la mission est de vivre notre vocation selon le charisme de saint Benoît, pour construire ensemble des demeures dans lesquelles Dieu puisse habiter avec l'homme et consoler la misère de tous les cœurs.

Que la Reine et Mère de la Miséricorde nous obtienne cette fidélité et ce dévouement à l'amour du Christ intercédant pour nous et pour tous, comme au cénacle de la Pentecôte !



*Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist*